

phrase sa mesure et son sens. J'ai cité cet exemple, parce qu'il est typique, et que, ce défaut de Chelles, on le relèverait chez tous les autres...

Il n'y a pas à parler de la mise en scène. On peut regretter toutefois que la direction de l'Odéon n'ait pas cru devoir « fréter » un petit tombeau, au lieu de faire apparaître Darius comme un roi de féerie.

La musique de M. Xavier Leroux a l'élégance assurée et un peu agaçante d'un bon élève de Massenet... qui aurait étudié la musique écrite par Saint-Saëns pour *Antigone*. Elle m'a paru trop bruyante, surtout vers la fin; elle couvre la diction déjà « difficile » des interprètes. Et n'est-ce pas un contresens que d'avoir souligné par une « marche triomphale » l'énumération faite par le chœur des conquêtes passées de Darius? C'est à peu près le contraire du sentiment que ressent le chœur, et que la musique devrait traduire.

Je remets à la semaine prochaine le compte rendu de *Don César de Bazan*. Le succès a été tempéré. Décidément, si « d'Ennery c'est du Sophocle », ce n'est pas du tout « de l'Eschyle »...

JACQUES DU TILLET.

P. S. — Il ne faut que signaler à nos lecteurs le neuvième volume des *Impressions de Théâtre*, de M. Jules Lemaitre. Ils y reliront les délicieux articles sur *Amants*, sur le *Chariot de Terre cuite*, sur les *Instruments à vent*, sur... Mais je ne veux pas copier la table des matières.

J. T.

BRINS D'IDÉES

Boèce dans sa prison demandait : « D'où vient le mal si Dieu existe? et, s'il n'existe pas, d'où vient le bien? » Éternel problème : on en change les termes, on en varie les solutions, mais il demeure toujours.

* *

Chaque être vivant est une réponse à l'univers, une réponse spéciale et toujours incomplète à cette demande immense, éternellement posée, une raison d'être différente prêtée à cette obscurité. La vie est une inquiétude qui poursuit, à travers le repos, une autre inquiétude, et ainsi de suite jusqu'à la mort, jusqu'à ce repos du tombeau qui est lui-même inquiétant...

* *

La vie remplit la terre et les mers avec une pareille exubérance; mais la pensée ne s'élève un peu haut qu'à la surface solide du sol. Les animaux vraiment intelli-

gents sont tous à respiration aérienne. Pourquoi cela? Comment se fait-il que les faunes aériennes aient à leur tête l'homme, l'être pensant et sociable par excellence, et que, parmi les faunes marines, rien de comparable au phénomène urbain n'existe où n'ait jamais existé? Réfléchissons à cette étrangeté : les animaux marins sont pour le moins aussi merveilleusement adaptés à leur milieu aquatique que les êtres continentaux ou insulaires à leur milieu géographique; ils sont parfaits; ils sont très divers aussi; enfin, la vie sociale ne leur est pas inconnue, un grand nombre d'entre eux vivent et voyagent en bandes épaisses, conduites par des chefs. De plus, leur élément humide, par son homogénéité plus grande, par son absence presque complète de frontières naturelles, et sa continuité presque ininterrompue, semble se prêter on ne peut mieux à la formation de quelque immense empire sous-marin gouverné par une espèce aquatique très supérieure aux autres en intelligence et en moralité. Pourquoi des conditions si avantageuses restent-elles inutilisées? Pourquoi n'y a-t-il pas dans l'immensité des océans, — où le règne de l'homme, si envahissant partout ailleurs, ne paraît pas pouvoir s'étendre, — un équivalent de l'homme, un spirituel cétaqué organisé en sociétés polies, qui ait appris l'art de domestiquer un certain nombre de poissons ou de plantes marines, de détruire les autres, de faire pulluler partout ses races supérieures ainsi que ses esclaves ou ses tributaires; qui ait découvert des procédés de natation mécanique extrêmement rapide, de communications électriques à distance; qui ait poussé à un degré élevé la stratégie, les armements, la discipline militaire; qui emploie ses loisirs à des jeux nautiques, à des reproductions lumineuses, ingénieuses, artistiques, des scènes variées de sa vie, à des conceptions philosophiques?

Si la pensée était, comme l'ont rêvé tant de penseurs, la cause finale de l'évolution terrestre et universelle, est-ce qu'un être pareil manquerait aux mers, c'est-à-dire aux deux tiers de la surface du globe?

* *

Ce n'est pas seulement la « lampe de vie » que les vivants se transmettent en courant de la naissance à la mort. Il circule entre eux, depuis que la vie est vie, une immense coupe de bonté, inépuisable, qui leur vient des morts les plus antiques et passera à leur postérité la plus reculée pour les soutenir dans leur bataille même. La vie est un festin barbare où l'on fraternise malgré les coups, où l'on trinque beaucoup si l'on se bat souvent.

* *

D'après la plate conception de l'univers que l'on nous sert trop souvent sous le nom de science, tout le charme de la nature lui serait faussement prêté par nos sens, et, dépouillé de nos sensations qui le colorent, le plus beau paysage ne serait rien qu'une complication de mouvements, une mécanique embrouillée. Mais nos sens et notre esprit ne sont que des traducteurs, et quelle est la traduction qui n'affaiblit pas les beautés de l'original? L'univers est une poésie divine que nos sensations, même sublimées en beaux-arts, nous traduisent en

prose. Et si la prose a cette magie, que doivent être les vers !

* * *

Le ciel, dit Guyau quelque part, n'est que la répétition, multipliée et diversifiée, de la terre : la science nous conduit à ce point de vue. Est-ce à dire qu'elle dépoétise le firmament ? Pas le moins du monde. Il n'est rien de grand, de majestueux, qui ne soit une répétition sur une vaste échelle, une grandiose multiplication d'effets. L'univers, conçu de la sorte, est un immense unisson de timbres différents, un chœur à la fois gigantesque et très simple. Est-ce une louange, « la louange du Très-Haut » qui est chantée par cette symphonie céleste ? ou est-ce une plainte ? ou n'est-ce qu'une mélodie traînante et sonore de laboureur qui pousse sa charrue et songe à la moisson ?

* * *

L'homme, à l'égard de l'homme, va de l'admiration à l'envie niveleuse et dénigrante, mais ne revient jamais de l'envie à l'admiration. L'homme, à l'égard des choses, va aussi de la stupeur respectueuse à la curiosité critique, et ne revient pas davantage de la curiosité à l'adoration. Ce n'est pas à dire que l'adoration et l'admiration puissent se perdre : elles ont seulement changé d'objet.

* * *

Prenez une feuille de papier rose, et couvrez-en la moitié avec un écran noir, regardez fixement le tout, rose et noir, pendant une minute, puis levez brusquement l'écran. Vous serez surpris alors de voir la moitié du papier rose, qui vous était naguère cachée, vous apparaître avec une fraîcheur et un éclat de coloris qui fait ressortir la pâleur terne de la moitié contiguë. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que nos sensations, et aussi bien nos sentiments de toute sorte, vont s'émoussant très vite et à notre insu. Car, avant de lever l'écran, vous ne vous doutiez pas du pâlissement de la couleur que vous regardiez. Si, par miracle, je pouvais voir renaître dans mon cœur d'à présent, à propos de tous les événements heureux ou malheureux de ma vie, mes impressions vives d'autrefois, et les juxtaposer un moment à mes impressions d'aujourd'hui, combien celles-ci, qui me paraissent fortes et poignantes, pâliraient à côté de celles-là ! N'importe, cette décoloration même a peut-être son prix, comme ces vieilles tapisseries qui ont gagné à faner leurs teintes...

* * *

Je me lève, et, comme moi, le jour se lève ; mais je me rappelle mes levers d'enfance et les levers du jour alors, et il me semble que le matin même, comme moi, a perdu sa fraîcheur. A mesure que nous vieillissons, l'univers aussi vieillit en nous, la face de la terre se ride à nos yeux, grimace ou pleure. Seulement, il arrive tantôt que ce grand visage du monde se flétrit en nous plus vite que nous, tantôt moins vite. Dans ce dernier cas, on dit que nous sommes des poètes, des artistes, des hommes d'imagination ; dans le premier cas, des savants ou des philosophes.

* * *

Je pardonne la vanité chez un rural, mais, chez l'habitant d'une grande ville, j'ai peine à me l'expliquer. Dans la solitude, on comprend que le moi s'épande et projette son ombre jusqu'aux étoiles. Mais, dans ce hou-hou formidable d'une capitale, dans cette perpétuelle et immense circulation de millions d'hommes, quelle pauvre et misérable petite chose que ce moi, fût-il glorieux, perdu tout le long du jour dans ce roulis sans fin, surtout s'il réfléchit qu'il est suspendu entre cette bruyante agitation et la circulation silencieuse mais non moins compliquée, non moins périlleuse, de son sang dans ses veines, de ses courants nerveux, et qu'il suffit d'un choc de ces globules sanguins ou d'une rencontre de ces voitures pour l'éteindre soudain, parmi cette illumination de becs de gaz et de globes électriques !

* * *

Le chapitre de La Bruyère sur *la Ville* ne donne en rien l'idée du Paris actuel. Mais, en relisant le chapitre sur *la Cour*, je m'aperçois que ce que le sagace observateur dit de la cour s'applique souvent très bien à la vie parisienne d'aujourd'hui. Dans beaucoup de ses remarques substituez « Paris » à « la Cour » et la vérité n'en est point altérée. — Par exemple : « L'on est petit à Paris, et, quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits. — La province est l'endroit d'où Paris, comme dans son point de vue, paraît une chose admirable ; si l'on s'en approche, ses agréments diminuent. — Paris ne rend pas content, il empêche qu'on ne le soit ailleurs. — Il faut qu'un honnête homme ait tâté de Paris : il découvre en y entrant comme un nouveau monde où il voit régner également le vice et la politesse, etc., etc. »

* * *

Un proverbe dit : Deux sûretés valent mieux qu'une. Mais un autre dit : Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Les proverbes, comme les oracles, sont faits pour ne décourager personne, et s'ils ne se trompent jamais, c'est à la condition de se contredire toujours.

* * *

Ce sont les théories les moins démontrées que leurs auteurs mettent le plus de zèle à propager, et avec raison ; car ce sont celles qui ont le plus grand besoin de se répandre pour que leur propagation leur tienne lieu de démonstration. Ainsi peuvent s'expliquer beaucoup de prosélytismes religieux, politiques et même philosophiques.

* * *

Il n'est pas de joie plus pure ni plus vive que celle du paysan qui, sous sa pioche, rencontre une source et la voit jaillir de la terre qu'il travaille. Nulle surprise plus délicieuse, pas même celle de l'enfant qui met la main sur un nid plein d'oiseaux. Et telle est la joie de celui qui trouve, — ou qui croit avoir trouvé, — une idée féconde.

* * *

Se heurter à ses limites, choc affreux, douloureuse surprise.

G. TARDE.

BULLETIN

Mazarin et Don Luis de Haro.

LES NÉGOCIATIONS DE L'ÎLE DES FAISANS
ET LA PAIX DES PYRÉNÉES (1)

Les négociations de l'île des Faisans furent un peu, dans le fond, des négociations de parade. Les points principaux du traité avaient été fixés par les préliminaires. Il ne restait plus à régler que des questions de détail, par exemple les clauses du contrat de Louis XIV, à déterminer ce que l'on consentirait à laisser donner au prince de Condé par le roi d'Espagne. Du moment que l'on était d'accord sur le principe du mariage et des cessions territoriales, l'on aurait pu signer l'acte définitif à Paris, en même temps que les préliminaires. Mais les deux ministres, Mazarin et don Louis de Haro, avaient voulu se réserver l'honneur du traité. Les deux ministres disaient eux-mêmes « qu'ils avaient désiré de s'aboucher moins pour conférer que pour estreindre une sincère et pure amitié ». — « Pure cajolerie, » ajoutait Mazarin.

Ce qui marque mieux encore ce caractère de négociations de parade, c'est la façon même dont les discussions avaient été organisées. Il avait été convenu entre les ministres, avant même qu'ils ne se fussent vus, que la matière de chaque conférence serait préalablement examinée, discutée par ce que l'on pourrait appeler deux sous-négociateurs, Hughes de Lionne, qui venait d'être appelé au poste de secrétaire d'Etat de l'étranger, et don Pedro Colonna. Dans de semblables conditions, les délibérations entre les deux ministres principaux ne pouvaient présenter aucun caractère d'originalité; rien n'y étant imprévu, l'intérêt semble devoir y manquer nécessairement. Pourtant les deux personnalités en présence étaient si remarquables, il y avait tant de fine souplesse chez Mazarin, tant de calme, une si parfaite possession de soi-même chez don Louis de Haro, que ces conférences, où les acteurs semblaient n'avoir qu'à réciter leur rôle écrit par d'autres, méritent un examen attentif, comme des modèles d'habile et courtoise discussion. Il est d'autant plus facile de procéder à cet examen que Mazarin a laissé un récit complet et fait au jour le jour, dans les lettres qu'il adressait à Paris au secrétaire d'Etat de la guerre Le Tellier. Il les écrivait, a-t-il dit lui-même, « pour l'instruction du jeune roi, dans l'intention de lui donner une entière connaissance de ses affaires et de l'accoutumer au travail ».

(1) Notre collaborateur Albert Malet publie la semaine prochaine, à la librairie Dentu, le premier volume d'une *Histoire diplomatique de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, qui fut écrite pour le jeune roi Alexandre de Serbie. Nous empruntons les pages suivantes au tome I^{er} : *Le XVII^e siècle*.

Dès la première conférence, le 13 août, après que les ministres entrés simultanément dans le pavillon construit au milieu de l'île des Faisans se furent embrassés en présence de toute leur suite, don Louis de Haro aborda la question. Il expliqua les raisons d'honneur que son maître avait de ne pas abandonner le prince de Condé, les engagements formels pris jadis avec lui; il expliqua aussi les raisons d'intérêts pour l'avenir, et que si Philippe IV abandonnait le prince, il s'exposerait dans la suite « à n'avoir jamais d'alliés ». Le mot fut sur-le-champ relevé par Mazarin : des alliés ! La France ne pourrait jamais donner un pareil titre à des sujets rebelles, qui vont porter leurs armes à un souverain étranger.

Un tel nom et une telle qualité ne sauraient appartenir qu'à des princes souverains qui ont la liberté de se lier comme ils jugent à propos. Et puis, si l'Espagne avait intérêt à récompenser des alliés du genre de Condé, la France avait un intérêt absolument opposé; elle devait faire tous ses efforts « à ce qu'ils soient traités de manière qu'il ne soit pas facile à la couronne d'Espagne d'en avoir de pareils à l'avenir ». Sur ce chapitre Mazarin était intraitable. Condé ne rentrerait en France qu'en se remettant à la clémence du roi. Le roi d'Espagne pourrait du reste lui donner telle somme d'argent qu'il lui plairait pour l'indemniser des pertes que lui vaudrait sa félonie.

De l'argent ! reprenait don Louis de Haro, ce serait le payer, non le récompenser des services rendus. On paye un mercenaire, non point un allié. Du moins que la France laisse Philippe IV libre de donner à Condé un présent « qui fit honneur à l'un et à l'autre », par exemple la souveraineté des deux Calabres, un État formé de quelques districts flamands, voire la Sardaigne ?

La proposition était insidieuse et cachait un piège fort habilement tendu. Mazarin ne pouvait empêcher l'exécution d'un pareil projet; un souverain peut disposer de ses territoires comme bon lui semble. Condé en Calabre ne serait pas dangereux; mais il en irait autrement de Condé, prince souverain en Flandre. Sa principauté ne tarderait pas à devenir le quartier général des mécontents, une citadelle d'intrigues, par où l'Espagne pourrait toujours pénétrer en France : quelque chose comme la principauté de Bouillon, au temps de Richelieu. Comment donc entraver les desseins avoués du roi d'Espagne, le détourner de son idée de récompense territoriale, sans rien trahir en même temps des secrètes inquiétudes de la France ? Don Louis de Haro attend la réponse de Mazarin : « Des souverainetés, des royaumes même, tant qu'il vous plaira, dit Mazarin l'air impassible, presque indifférent. Mais qu'après cela le prince de Condé ne songe plus à rentrer en France. » Ceci est l'avertissement à Condé. Maintenant Mazarin parle d'un ton confidentiel : « D'ailleurs, ignorez-vous que le prince ne désire un établissement considérable à portée de la France, que pour le remettre aussitôt entre les mains du roi et en faire le prix de la réconciliation ? » Double habileté que cette réponse : elle inspirait la méfiance de Condé aux Espagnols; elle devait les détourner de lui